

RENTÉE SOLENNELLE
DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

UNIVERSITÉ IMPÉRIALE.

ACADÉMIE DE NANCY.

RENTÉE SOLENNELLE
DES FACULTÉS

DES

SCIENCES ET DES LETTRES

ET DE

L'ÉCOLE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

DE NANCY

Le 16 Novembre 1857.



NANCY,

GRIMBLOT, V^R RAYBOIS ET C^{IE}, IMPRIM.-LIBR. DE L'ACADÉMIE DE NANCY,
Place Stanislas, 7, et rue Saint-Dizier, 125.

1857.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE NANCY.

MESSIEURS,

C'est une bonne et profitable coutume que celle qui nous amène dans cette enceinte.

Après avoir appelé sur les travaux, dont elles vont reprendre le cours, les inspirations de l'Esprit de lumière et de vérité, nos écoles de haut enseignement viennent, devant cette imposante assemblée, où l'élite d'une ville intelligente et polie s'unit aux représentants les plus éminents de la religion, de la magistrature, de l'administration, rendre compte de ce qu'elles ont fait, annoncer ce qu'elles se proposent de faire. Ce retour sur soi-même, ce regard jeté sur la route que l'on a parcourue, sur le but vers lequel on se dirige, sont, pour l'esprit comme pour l'âme, un moyen de perfectionnement et de discipline. De combien de bonnes résolutions cette salutaire pratique ne devient-elle pas la source ? Combien d'écarts n'a-t-elle pas prévenus ou redressés ?

Je le dis avec conviction, la solennité à laquelle vous assistez, a une importance sérieuse. Votre présence est, pour nous, un

puissant encouragement. Grâce voussoient rendues de ne pas nous l'avoir refusé ! à défaut d'un autre intérêt, cette fête vous promet du moins la satisfaction qui s'attache au sentiment du devoir accompli, à la certitude d'avoir fait une chose utile.

Au moment où je prends la parole, j'éprouve, Messieurs, un embarras facile à comprendre. De quel sujet vous entretenir ? Nouveau venu parmi vous, je n'ai pas encore à vous parler d'un passé qui date d'hier. Quant à mes vues d'avenir, ce que je pourrais vous en dire, un mot suffit pour le résumer.

Trois fois, en effet, mon honorable prédécesseur s'est vu appelé à l'honneur de présider la cérémonie qui nous rassemble ; trois années lui ont été données pour étudier les besoins de cette belle province académique ; à trois reprises, vous avez appris de sa bouche quels étaient ses plans et ses projets. Sa vive intelligence est un guide que je suis heureux de suivre, et, dans cette situation des choses, je dois me borner à vous promettre de m'inspirer de ses pensées, de mettre à profit les résultats de ses méditations, de marcher dans la voie qu'il a ouverte, d'employer à continuer ses desseins, ce que Dieu m'accordera de force et de vie. On m'accuserait à bon droit de présomption si j'en agissais autrement.

Il semble donc que, sans rien ajouter à ces réflexions, je n'aurais plus qu'à me joindre à vous pour écouter les rapports que nous allons entendre. Mais ce rôle, dont ma faiblesse s'accommoderait fort, vous vous étonneriez, Messieurs, de me le voir accepter trop complètement. Si je ne puis espérer de rester toujours à la hauteur de ma tâche, je vais au moins essayer de vous montrer que j'en ai mesuré l'étendue.

Ancienne capitale de la Lorraine, Nancy a compris, de tout temps, le rôle que lui assignent son histoire, sa position géographique, ses habitudes d'élégance et de politesse, toutes les conditions de son existence physique et morale. A peine la couronne de Lorraine était-elle réunie à la couronne de France, que la ville de Stanislas, attirant à elle les écoles alors célèbres de l'Université de Pont-à-Mousson, remplaçait par un sceptre nouveau, le sceptre des sciences et des lettres, celui qui s'échappait de ses mains.

Cette royauté de l'intelligence, quelle ville fut jamais plus heu-

reusement placée pour en garder le dépôt? Ailleurs, la confuse rumeur d'une foule qui s'agite dans des murs devenus trop étroits, le tumulte des affaires, le retentissement des armes, le roulement des machines, la fumée des ateliers, mille causes diverses viennent troubler les méditations de l'homme d'étude, et, en quelque sorte, étendre un voile entre l'objet de ses recherches et lui. A Nancy, rien de semblable! Des voies largement ouvertes, le calme majestueux des rues et des places publiques, la beauté des édifices, le charme d'une belle et pittoresque campagne, tout, autour de nous, respire la paix et la sérénité, tout semble y convier l'homme à de studieux loisirs. On en a fait déjà la remarque, il n'est pas jusqu'à l'industrie du pays dont les paisibles et silencieux travaux ne soient marqués d'un caractère de grâce et de distinction.

Aussi, rien ne coûte à cette noble cité quand il s'agit de ses écoles, de ses sociétés savantes, des institutions qui ont pour objet de lui assurer la souveraineté des choses de l'esprit, d'en étendre les pacifiques conquêtes.

Dans une autre circonstance, j'aimerais à insister sur les sacrifices qu'elle s'impose en faveur de l'instruction primaire, ce pain du peuple, cette nourriture de chaque jour, que la sage et judicieuse Lorraine distribue à ses enfants avec tant de libéralité.

Je m'arrêterais aussi à rappeler les brillants succès de nos établissements d'instruction secondaire, à féliciter le Lycée impérial de Nancy d'avoir donné, cette année, à la Faculté des lettres le plus jeune de ses licenciés, à l'école militaire de Saint-Cyr, le second élève de la promotion; à l'école forestière, à l'école Polytechnique, le premier des candidats admis à en suivre les leçons.

Mais aujourd'hui, je ne l'oublierai pas, je me dois, avant tout, à l'enseignement des Facultés dont nous inaugurons la rentrée.

Ne vous étonnez pas, Messieurs, d'une comparaison qui pourra vous sembler étrange, et que je me permets cependant parce qu'elle me paraît propre à marquer la place qui appartient à l'instruction supérieure dans le domaine de la pensée. J'oserai dire que cette place est, au banquet de la science, celle que le monde élégant réserve, dans ses festins, aux fruits savoureux,

aux fleurs odorantes, à tout ce qui est esprit qui pétille, or et cristaux qui étincèlent, éclatantes couleurs, gracieuse poésie.

Est-ce à dire pourtant que le haut enseignement ne soit, à mon sens, que mousse légère, ou parfum prompt à s'évaporer? Vous ne me prêterez pas l'intention de lui attribuer ce caractère. Son éclat est, comme celui de la vérité, solide et durable. Il s'élève, il est vrai, jusques aux plus hautes abstractions, jusques aux généralisations les plus subtiles de la science, mais en s'appuyant sur les données de l'observation et sur les réalités les plus positives. Je n'en voudrais pour preuve que ces rapports où l'on va vous entretenir de notre Ecole de médecine, des services que la Physique, que la Chimie ont rendus à l'industrie, de nos cours de sciences appliquées.

A aucune époque, la mission de ceux qui dispensent l'enseignement n'a eu plus d'importance. De nouveaux devoirs sont nés, pour eux, des grands événements dont notre génération a vu le spectacle se dérouler sous ses yeux.

Nous sommes loin du temps où de mesquines rivalités de bourgade à bourgade, de château à château, épuisaient l'attention et les forces de l'homme d'Etat et du guerrier. Le cercle déjà plus vaste dans lequel le génie d'un Richelieu usait sa puissance à combattre les efforts du protestantisme en France, l'esprit factieux de la noblesse, l'ambition de la maison d'Autriche, est à son tour devenu trop étroit. Notre horizon embrasse aujourd'hui le monde entier. Du nord et du midi, des extrémités les plus reculées de l'Orient et de l'Occident, du centre de la Chine ou de l'Inde, nous arrivent, avec la rapidité de l'éclair, les récits dont nos entretiens ou notre curiosité s'alimentent, dont nos politiques se préoccupent. Dès la première année du siècle, nous avons vu cette guerre de géants, qui a si profondément remué les nations, entraîner nos glorieux drapeaux des bords du Jourdain et du Nil aux rives de la Vistule et du Niemen, de Cadix à Moscou, du canal des Dardanelles au détroit du Sund.

Si, de la sphère agitée de la politique et des armes, nous passons aux régions plus paisibles de l'administration, de la science et de l'industrie, des merveilles d'un autre genre s'offrent en foule à nos regards.

Ici, vous rencontrez ces codes admirables, ces fortes institutions, cette puissante organisation de la justice, des finances, de tous les pouvoirs civils qui ont élevé au premier rang des administrateurs celui qui était déjà le plus grand des hommes de guerre ;

Ailleurs, les travaux immortels d'un naturaliste dont la sagacité retrouve et reconstruit le monde antédiluvien ;

Les trésors de science apportés à l'érudition moderne des rivages sacrés du Gange et des hauteurs de l'Himalaya ;

Les temples, les pyramides, les obélisques de Thèbes et de Memphis, livrant aux laborieuses investigations d'un savant français les mystères de leurs hiéroglyphes ;

Vous me devancez, Messieurs, dans cette longue énumération et vos souvenirs y ont rangé déjà et le calcul, marquant à de nouvelles planètes, dans des profondeurs auparavant insondées, la place que l'observation vient ensuite leur assigner ;

Et Ninive tirée de la poussière qui recouvrait ses ruines, et ouvrant à l'histoire des perspectives inattendues ;

Enfin, dans le domaine des arts pratiques et de la science appliquée, des miracles plus étonnants encore : la vapeur, l'électricité, la lumière, toutes les forces de la nature mises au service de l'homme, faisant disparaître pour lui le temps et l'espace, réalisant à son profit ces prodiges qui auraient passé, naguère, pour des rêves de l'imagination en délire.

Disons-le avec un juste orgueil, le dix-neuvième siècle, qui ne compte pas encore soixante ans de durée, peut déjà montrer plus de merveilles que n'en présenterait, dans une longue série d'années, l'histoire de l'humanité.

Mais si notre cœur bat d'un mouvement plus pressé à la vue de tant de conquêtes, ne permettons pas, néanmoins, que ce spectacle nous enivre. Rappelons-nous plutôt que grandeur et noblesse obligent.

On me rendra cette justice que je ne cherche point à amoindrir l'époque où nous vivons. Je me garderai même d'imiter ceux qui ne nous accordent toutes les gloires de la science et de l'industrie que pour rabaisser notre valeur morale. Non, Messieurs, de nos jours et dans notre France, nous ne sommes pas devenus insen-

sibles à ce qui est élevé et généreux, nous retrouvons encore, au besoin, et l'Europe le sait, les nobles élans de l'héroïsme, les saintes inspirations du dévouement.

Pourquoi, cependant, essayerions-nous de le nier ? Ces merveilles dont nous sommes à bon droit si fiers, tiennent surtout aux données positives de l'érudition et de la science, à une connaissance plus approfondie du monde physique, à l'étude, à l'emploi utile des forces qui le vivifient. Or, une des premières lois de la création paraît être le maintien de l'équilibre entre des puissances qui se combattent. La force qui ramène toutes choses au centre et celle qui les en éloigne, l'ordre et la liberté, l'esprit et la matière, l'âme et le corps, voilà, dans des sphères diverses, les principes qui doivent se balancer pour produire cette harmonie des contraires qui fait la beauté de l'œuvre de Dieu et qui en assure la durée.

Je le disais devant une autre assemblée et je ne crains pas de le répéter, parce que cette pensée est pour moi le résumé, et comme le symbole des devoirs que j'ai à remplir : plus la matière a grandi, plus il faut que l'âme et l'intelligence grandissent à leur tour.

A nous, Messieurs les professeurs, aux maîtres chargés du ministère de l'enseignement, est remis le soin de veiller aux choses de l'esprit, de faire qu'elles conservent l'autorité qui leur appartient, d'empêcher qu'elles ne descendent du rang que le Créateur a voulu leur assigner.

Personne n'ignore ce que vous apportez de talents, ce que vous mettez de conscience à l'accomplissement de cette œuvre.

Même avant d'arriver parmi vous, Messieurs, nos Facultés m'étaient déjà connues. On m'avait parlé de cette jeune colonie venue d'Athènes, nourrie du miel de l'Attique, habile à en faire sentir et goûter la douceur ; de cette famille si unie, pénétrée d'un si bon esprit ; de ces hommes voués au culte du vrai et du beau, qui rapportent de la ville éternelle, des ruines du Parthénon, des rivages de l'Égypte, des lacs et des grottes de l'Écosse où les a conduit l'amour de leur art, des impressions qui deviennent, pour un auditoire charmé de recueillir les fruits de ces sa-

vants pèlerinages, une source de sérieux plaisirs, de profitables jouissances.

On m'avait dit aussi avec quelle ardeur les professeurs de la Faculté des sciences s'empressent d'ajouter à la tâche du devoir, la tâche du dévouement et d'initier une jeunesse avide de recueillir ces utiles leçons, aux applications des théories qu'ils ont développées devant un autre auditoire.

Enfin, j'avais recueilli de la bouche des juges les plus compétents des témoignages de la haute estime dont jouit, auprès d'eux, cette Ecole de médecine qui a eu longtemps, à Nancy, l'honorable privilège de rattacher le passé de l'enseignement supérieur à son avenir, et d'en continuer les traditions.

Je voudrais abréger, mais vous me reprocheriez, Messieurs, de ne pas donner un mot de souvenir et d'éloge au zèle désintéressé de ces ingénieurs, de ces hommes du monde, de ces savants, de MM. Léon Parisot, Morey, Volmerange, Monnier, Guibal et Melin qui prêtent à l'enseignement des sciences appliquées un si précieux concours ; au bon esprit, à la juste mesure d'indulgence et de fermeté que nos Facultés apportent dans la distribution des grades universitaires et des certificats d'aptitude ; à ces études de nos professeurs, à ces recherches, à ces travaux de laboratoire, au nombre desquels il en est d'assez importants pour avoir mérité l'attention de l'Empereur, et arrêté l'un de ces regards qui embrassent à la fois et les intérêts de la science et les destinées du pays.

Les votes récents qui permettront, à l'Ecole de médecine, de compléter son personnel enseignant ; la part accordée aux collections scientifiques et à la bibliothèque des Facultés dans les acquisitions dont le budget municipal supporte la charge ; la construction, aujourd'hui prochaine, d'un édifice où l'enseignement supérieur doit trouver une demeure digne de sa haute mission ; les marques nombreuses de bienveillance et de sympathie que les administrations locales prodiguent chaque jour aux établissements d'instruction, tout se réunit pour soutenir nos efforts, pour encourager nos espérances.

Toutefois, je ne l'ignore point, nous avons encore des conquêtes à faire.

Siège d'une cour impériale, centre d'une contrée intelligente et riche, marquée de ce caractère d'élégance et de distinction qui doit plaire au père de famille jaloux d'assurer à ses enfants le bienfait d'une éducation polie, habitée par une population dont le caractère si éminemment français, dont l'esprit judicieux et pratique, dont le bon sens net et ferme s'allient si bien à l'étude des lois, cette capitale de la Lorraine ne peut manquer d'obtenir un jour une Ecole de droit.

Ayons confiance dans un avenir que la force des choses réalisera tôt ou tard.

En attendant, n'oublions pas que le ciel vient en aide à celui qui commence par s'aider lui-même. Notre empressement à puiser aux sources d'enseignement qui nous sont ouvertes, décidera l'autorité supérieure à les rendre plus abondantes encore...

Puissent surtout nos amphithéâtres se remplir de ces jeunes auditeurs que nous serons si heureux d'y voir accourir.

Amenez-les, Messieurs, autour de ces chaires où d'éminents professeurs les attendent. Dites-leur, et ils sont dignes d'entendre ce langage, combien il leur importe de s'élever, par de fortes études, au niveau des grandes choses que notre siècle a déjà accomplies et de celles que prépare la féconde initiative du Gouvernement de Napoléon III. Dites-leur aussi que leur ardeur à suivre les leçons qui leur sont offertes peut hâter le moment où vous obtiendrez cette quatrième Faculté que vous appelez de vos vœux.

Que notre jeunesse nancéienne le sache bien, son assiduité à nos cours sera, permettez-moi cette expression, un acte de patriotisme lorrain, en même temps qu'un sage calcul, un moyen de se préparer un avenir heureux et honoré.